

LE CHANT
DE LA FIDÈLE
CHUNHYANG

Édition wanpan

*Traduit du coréen et présenté
par Choi Mikyung et Jean-Noël Juttet*

ÉDITIONS ZULMA
Paris • Veules-les-Roses

La couverture du *Chant de la fidèle Chunhyang*
a été créée par David Pearson.

Édition revue.

Publiée avec le concours de l'Institut coréen
pour la traduction littéraire, Séoul.

© Zulma, 2008, pour la traduction française ;
2025 pour la présente édition.

Si vous désirez en savoir davantage sur Zulma
n'hésitez pas à consulter notre site.
www.zulma.fr



CHAPITRE I
PRINTEMPS, PARFUMS ET DÉSIRS

Pendant toute la durée de son règne, le grand roi Sukjong¹ fut un modèle de vertu. Il avait des fils et des petits-fils, si bien que sa succession était assurée. On entendait sonner la flûte et le tambour ainsi qu'au temps béni de Yo et Sun, maîtres de la Chine d'antan, et la culture rayonnait du même éclat que du temps de Wu ou de Tang². Le roi était entouré d'illustres ministres, et le pays était gardé par des généraux aussi vaillants que des tigres et des dragons. Révérée en plus haut lieu, la vertu s'était répandue jusqu'aux villages les plus reculés. Une parfaite harmonie régnait sur le pays tout entier. On comptait à la cour mille fonctionnaires dévoués corps et âme à leur roi, et, dans chaque foyer, fils et épouses vivaient dans le plus grand respect filial. Merveilleuse époque ! La pluie et le vent étaient favorables, et le peuple, repu et content, chantait le bonheur de la paix.

En ce temps-là, dans la province du Jeolla³, qui se trouve au sud de la Corée, à Namwon exactement, vivait une *kisaeng* qui avait nom Wolmæ (*Fleur de Prunier sous la Lune*). Elle avait été la

plus célèbre *kisaeng* des trois provinces du sud du royaume⁴, mais elle avait quitté le métier, encore jeune, pour épouser un noble, le *yangban*⁵ Song. À l'approche de sa quarantième année, le regret de n'avoir pas d'enfant vint l'obséder. Elle poussait de longs soupirs, exhalait de profondes plaintes et fut bien près de tomber gravement malade. Un jour, bien avisée, elle se souvint de l'exemple des anciens et, après mûre réflexion, elle demanda à voir son mari. Prenant une attitude dictée par le respect, elle s'adressa à lui en termes de la plus grande aménité.

« Je vous prie de bien vouloir me prêter quelques instants toute votre attention. Je suis devenue votre épouse en cette vie par la grâce de je ne sais quels bienfaits d'une vie antérieure. Je me suis défaite des mœurs des *kisaeng*, j'ai respecté scrupuleusement les rites, et j'ai mis tous mes soins dans les devoirs d'une épouse. Quel grave péché ai-je donc commis pour n'avoir point d'enfant ? Et le malheur voulant que nous n'ayons, ni l'un ni l'autre, de parents en ce monde, qui nous portera en terre à notre mort ? Qui offrira l'encens à nos ancêtres ? Pourquoi n'irions-nous pas prier dans les temples des montagnes les plus renommés pour avoir un enfant ? Si nous étions exaucés, nous n'aurions plus aucun regret de toute notre vie. Dites-moi votre sentiment. »

Song répliqua : « Il est juste de se soucier de ces choses. Cependant, s'il suffisait de prier pour avoir des enfants, qui ne saurait en avoir ? »

Wolmæ répondit :

« Vous savez bien que beaucoup de grands hommes sont nés à la suite d'une prière faite dévotement dans les montagnes. Voyez Confucius : c'est aux invocations que ses parents sont allés faire sur le mont Iku qu'il doit la vie⁶. Et le fameux Chasan⁷ de la dynastie Chung est né à la suite de prières que ses parents sont allés faire sur le mont Wusong... Et chez nous, n'y a-t-il pas aussi de magnifiques montagnes et de grands fleuves ? Chu Chon-eu, originaire d'Ungchon dans la province du Gyongsang, n'avait pas d'enfant, il est allé prier sur le plus haut sommet du pays et il a eu un fils qui est devenu le fondateur de la dynastie Ming⁸. Comme lui, nous serons exaucés : allons faire nos dévotions. Une pagode, quand elle est construite avec soin, ne s'effondre pas, un arbre bien planté ne s'abat pas. »

Ce jour-là, après une toilette soignée et purificatrice, ils se mirent en route pour les sanctuaires les plus fameux, blottis dans les replis des montagnes. Ils prirent par le pont Ojak et contemplèrent les sommets et les rivières qui s'offraient à leur vue : au nord-ouest, le paisible mont Goryong ; à l'est, le temple Sunwon qu'on apercevait, très loin, entre les arbres de la forêt ; au sud, les monts Jiri⁹ qui se dressaient avec fierté et splendeur, et le Yocheon aux eaux bleues qui traçait son cours à travers Namwon en direction du sud. Ils choisirent les monts Jiri et s'attaquèrent aux pentes en s'agrippant aux branches. Parvenus tout

en haut du Banya, le plus élevé des sommets¹⁰, ils admirèrent les pics et les vallées alentour. Ce qu'ils cherchaient, une montagne et une rivière idéales, ce lieu le leur offrait enfin. Ils préparèrent un autel, y placèrent leurs offrandes, et s'agenouillèrent. Ils prièrent du plus profond de leur cœur.

Le cinquième jour du cinquième mois de l'année Gapja, – était-ce une faveur des dieux des montagnes ? – Wolmæ fit un rêve. Dans un ciel où l'air était d'une exquise douceur et où s'étaient, resplendissantes, les cinq couleurs, une fée montée sur une grue bleue lui apparut. Vêtue d'une robe merveilleuse, elle portait sur la tête une couronne de fleurs. Elle entra chez Wolmæ, fit une profonde révérence, et lui dit : « Je suis la fille de la déesse du lac. Comme j'allais au palais du Ciel pour offrir des pêches célestes à l'Empereur, sur ma route, du côté de Gwanghan, j'ai rencontré Joksongja¹¹, un Immortel qui vit dans les montagnes. J'ai commis la faute de m'attarder avec lui. Sa Majesté, prise d'une terrible fureur, m'a précipitée sur la Terre. Je ne savais où aller. C'est alors que l'Esprit des monts Jiri m'a conseillé de venir chez toi. Prends pitié de moi. » Puis elle se jeta dans les bras de Wolmæ. À ce moment précis, celle-ci entendit le long craquètement d'une grue, qui la réveilla. Son rêve avait été si beau qu'elle en parla à son époux, lui disant qu'elle espérait concevoir un garçon. Et, à partir de ce jour-là, des signes annonçant sa maternité se manifestèrent.

Un jour où l'air embaumait et où les nuages

s'étaient parés de multiples couleurs, elle mit au monde une fille si ravissante qu'elle en oublia ses regrets de n'avoir pas mis au monde un garçon. Elle lui donna le nom de Chunhyang (*Parfums de printemps*), et l'éleva comme un de ces bijoux qu'on tient précieusement dans la paume de sa main. Chunhyang montrait un amour filial exemplaire, son caractère était d'une douceur et d'une bonté parfaites. À l'âge de sept ou huit ans, elle prit le goût de la lecture, elle apprit la déférence, la bonne conduite et le devoir de fidélité. Elle recevait de toute part des louanges unanimes.

À Hanyang¹², à la même époque, vivait un *yangban* qui répondait au nom de Yi Hanlim. La famille Yi, descendante d'un ministre connu pour sa loyauté, figurait parmi les plus célèbres de ce temps. Un jour, Sa Majesté demanda à consulter le registre de ses sujets les plus loyaux et les plus dévoués à leurs parents, dans l'intention de nommer certains d'entre eux à des postes de gouverneurs en province. Yi Hanlim, qui avait été premier magistrat à Gwachon puis à Geumsan, fut élevé au rang de gouverneur provincial à Namwon. Après une profonde révérence pour marquer sa gratitude, il se retira du palais royal.

Une fois en poste à Namwon, il mit en place une administration modèle. Nulle part il n'y eut d'incident ou de plainte. Ses administrés ne regrettaient qu'une chose : qu'il ne fût pas venu plus tôt.

Heureuse époque
Où régnait la paix ;
On entendait les enfants
Chanter dans les rues.

Chaque année apportait une récolte abondante ; tous manifestaient un grand amour filial pour les aînés : l'heureux temps de Yo et de Sun était revenu.

Vint le printemps. Les oiseaux s'interpellaient et voltigeaient par couples. La montagne du Sud se couvrit soudain de fleurs, celle du Nord s'embrasa à son tour. Les saules se parèrent de fils de soie par milliers. Des feuilles nouvelles poussaient aux arbres, les coucous lançaient leurs appels amoureux. On était en la plus belle saison de l'année.

Le gouverneur avait un fils, âgé de deux fois huit ans, qui, par la taille et la beauté, égalait Tu Mok¹³, le poète chinois. Son cœur était aussi magnanime que la vaste mer, sa sagesse aussi profonde. Il maniait la langue à la manière d'Yi Bæk¹⁴, sa calligraphie valait celle de Wang Huiji¹⁵.

Un jour, il appela Bangja, son valet :

« Où se trouve, selon toi, le plus beau paysage de cette région ? En ce début de printemps, je sens monter en moi un élan poétique. Dis-moi donc où se trouve le plus beau paysage. »

Bangja risqua cette réponse :

« Pour vous qui étudiez les textes classiques, un beau paysage ne servirait de rien. »

Le jeune *yangban* répondit :

« Tu n'as, décidément, aucune instruction. De tous temps, les beaux pinceaux et les beaux esprits ont puisé leur inspiration dans les paysages les plus sublimes. Les dieux des montagnes eux-mêmes ne se déplacent-ils pas pour contempler le monde ? Écoute-moi donc ! Un jour qu'il remontait le grand fleuve de Chine, Sama Chon¹⁶ fut surpris par une énorme vague et un terrible coup de vent. Il saisit alors qu'en ses caprices, la nature avait d'étranges et plaisantes beautés, et il en fit de beaux poèmes. Combien de temps le grand Yi Bæk ne passait-il pas au bord du Chaiseok¹⁷ ? Et So Dongpa¹⁸, ne s'était-il pas épris de l'image de la lune d'automne au-dessus de la falaise rouge¹⁹ ? Baik Lakchon²⁰, lui, adorait passer les nuits de pleine lune sur la Shinyang²¹. Quant à notre roi Sejo²², son bonheur était de s'enfoncer dans les vallées des monts Sokli et de s'isoler au sommet du Munjang. Et moi, je devrais me passer de la fréquentation de la nature ! »

Alors, pour respecter la volonté de son maître, Bangja lui décrivit les beaux paysages des environs :

« À Hanyang on se vante d'avoir les temples bouddhiques de Chilsong et Chunglyun, et le pavillon Segum à la sortie de la porte Jaha ; à Pyongyang, les pavillons Yongwang et Dædong, et le promontoire Moran ; quand on arrive à Yangyang, on trouve le temple Naksan, à Po-eun le rocher Munjang, à Aneu le rocher Suseung, à

Chinju le pavillon Jokseuk, à Milyang le pavillon Yongnam ; dans la région du Jeolla, il y a, à Tæin, le pavillon Pyungyang, à Muju le pavillon Hanpoung, à Jeju le rocher Hanbyuk. Ici, à Namwon, quand on sort par la porte de l'Est, on trouve une forêt profonde et le temple Cheoneun ; quand on sort par la porte de l'Ouest, on a le tombeau du roi Gwan, qui n'a rien perdu de sa splendeur d'antan ; à la porte du Sud, on trouve le pavillon Gwanghan, le pont Ojak et le petit pavillon Yongju ; à la porte du Nord, il faut voir les remparts de la forteresse de Gyoryong qui, taillés dans la montagne, font l'effet d'une fleur de lotus en plein ciel... Voilà, j'attends vos ordres. »

Le jeune *yangban* répondit :

« À t'entendre, le pavillon Gwanghan et le pont Ojak me semblent assez beaux : allons les voir. »

Le jeune *yangban* se rendit d'abord chez le gouverneur, son père, et s'adressa à lui avec la plus grande déférence :

« Il fait si beau aujourd'hui. Il me plairait infiniment de sortir pour dire des poèmes, chercher des rimes, écrire des vers... »

Le gouverneur se réjouit des dispositions de son fils. Il lui donna la permission de s'aller promener, non sans lui prodiguer ses recommandations :

« Délecte-toi de la beauté du paysage dans ces parages du Sud. Mais n'oublie pas de rapporter de belles rimes.

— Père, vous serez obéi. »

Il se retira et ordonna à Bangja de seller son âne. Le valet s'exécuta : il apporta la selle, une bride tressée de cordes rouges et bleues, un fouet solide, un beau plaid dont il couvrit le dos de l'âne, un mors en or qu'il ajusta, une longe rouge terminée par un pompon écarlate, un pommeau fait de plusieurs couches de cuir qu'il fixa à la selle, des étriers d'argent, une sangle en peau de tigre ornementée de franges de la même façon que les chapelets des moines. Puis il vint annoncer :

« Voilà qui est fait, votre monture est prête. »

Le jeune homme se présenta. Pour la beauté du visage, il ne pouvait se comparer qu'aux Sages du paradis. Ses cheveux, luisants et pommadés, avaient été soigneusement peignés, tressés et noués, en leur extrémité, par un ruban de soie colorée. Il portait un gilet capitonné, en soie de Sungcheon, un pantalon d'une fine étoffe de lin blanc dont les bordures étaient ornées de points de couture décoratifs. Ses socquettes pointues, d'un coton très fin, étaient doublées, et tenues par une bandelette de gaze. Les boutons de son gilet étaient d'ambre. Serrés aux genoux, des rubans lui tombaient jusqu'aux pieds. Une ceinture de soie marquait sa taille, où pendait une bourse de même étoffe, fermée par des lacets tissés de huit fils de Chine. Sur sa veste à profonde encolure, elle aussi d'une fine soie chinoise, il portait un manteau attaché très haut par un cordon de soie noire. Chaussé de souliers chinois en cuir, il s'avança d'un pas mesuré et ordonna au valet de retenir l'ani-

mal. Prenant appui sur un étrier, il fut d'un bond sur le dos de l'âne et se mit en route, suivi de son domestique. Ils franchirent les trois portes de la résidence. Se protégeant du soleil derrière un éventail doré de l'époque Tang, le jeune *yangban* s'engagea à bonne allure sur la grand-route : on eût dit Tu Mok se promenant sous le soleil, grisé par l'alcool ; du fameux général Jurang²³, il avait la beauté.

Dans la ville en fête,
Qui rencontre Jurang
Ne peut que succomber à son charme²⁴.

Il arriva au pavillon Gwanghan. Tout autour de lui, le paysage offrait à ses yeux ses merveilles.

La brume du matin s'attardait sur Jeokseong²⁵ ;
Un reste de printemps qui flottait sur la verdure
Faisait danser dans la brise les branches reverdies.

Le pavillon d'Imkodæ²⁶,
dont l'éclat est sans égal,
Resplendissait de multiples couleurs²⁷.

Ce pavillon là-haut, si difficile d'accès, c'était le Gwanghan, le pavillon de la Lune. Comment ne pas penser, en le voyant, aux pavillons Agyang et Goso juchés au-dessus du lac Dongjong, ou au pavillon Yonja qui domine le lac Pengdæk²⁸ ? Le jeune homme tourna les yeux : au milieu de

parterres de fleurs rouges et blanches passaient des paons et des perroquets. Les branches des pins antiques et nouveaux, les feuilles des chênes, se balançaient au gré du vent printanier. Des fleurs s'ouvraient comme un sourire au bord du ruisseau qu'alimentait une petite cascade.

Les vieux pins se serraient, innombrables,
Et l'herbe embaumait tout autant que les fleurs.

La montagne, ivre des couleurs des canneliers, des santals écarlates, des pivoines et des fleurs de pêchers, se mirait dans la rivière.

Promenant son regard sur ces merveilles, il découvrit, animée du même élan printanier que les oiseaux, une jeune beauté en train de cueillir des fleurs d'azalée. Elle en ficha dans ses cheveux, puis, d'un geste vif, elle détacha une fleur de magnolia qu'elle pinça entre ses lèvres. Elle découvrit ses bras délicats, rinça ses doigts dans l'eau claire, en but une gorgée. Elle taquina les rossignols avec de petits cailloux qu'elle leur lançait, effeuilla des rameaux de saule dont elle laissa glisser les feuilles au fil de l'eau. Un couple de papillons blancs voltigeait gaiement ; tenant des fleurs dans leur bec, des rossignols aux plumes d'or virevoltaient.

Les alentours du pavillon étaient d'une beauté éblouissante ; et plus encore le pont Ojak, le pont des pies noires. Ces lieux méritaient pleine-

ment la renommée dont ils jouissaient, de plus beau paysage de tout le Sud-Ouest. Est-ce vraiment là, se demandait le jeune Yi, que les pies permettent à Gyonwu et Jiknyo²⁹ de se retrouver ? Où sont-ils donc, en cet instant, ces amants célestes ? Comment ne pas se sentir une âme de poète lorsqu'on se trouve en pareil endroit ? Il composa alors ces vers :

Les pies, comme vaisseaux, flottent dans l'azur
limpide
Où se dresse le pavillon de jade Gwanghan ;
Quelle était donc cette Jiknyo ?
Mon bonheur ce soir serait d'être Gyonwu.

On lui apporta un plateau de friandises et de l'alcool. Il but un verre, puis passa le plateau à Bangja. Un peu étourdi, il alluma sa pipe, et se promena de-ci de-là. Transporté par la beauté des lieux, il se demandait si les sites si renommés de Goma, de Suyoung, ou encore de l'ermitage de Boryun dans la province du Chungcheong, pouvaient réellement surpasser ceux qu'il avait sous les yeux. Le rouge vif des peintures sur les murs extérieurs du temple, le chant des perroquets jaunes qui s'interpellaient, tout exacerbaient son ivresse. En ces lieux gorgés de l'air enivrant du printemps, des abeilles jaunes et de grands papillons voletaient à la recherche de leur compagne. On apercevait au loin, dans la mer, les

trois montagnes, Yongju, Bangjang et Bonglae³⁰, où vivaient les Esprits mystérieux. Une source amenait en ce lieu divin une eau venue tout droit de la Voie lactée. Ce pays ne pouvait qu'appartenir à l'Empire céleste. Et puisqu'il existait réellement un endroit pareil, il n'était plus permis de douter de l'existence de dame Hanga³¹ en son pavillon de la Lune.

On était au printemps, la plus belle saison de l'année, au cinquième jour du cinquième mois du calendrier lunaire. Chunhyang, la fille de Wolmæ, s'était initiée à la poésie. Comment une personne sachant comme elle versifier n'aurait-elle pas profité des charmes de cette saison ? Précédée de Hyangdan, sa servante, elle descendit faire de la balançoire. Ses cheveux étaient élégamment tressés comme un entrelacs d'orchidées ; une épingle sertie d'un couple de phénix traversait horizontalement son chignon. Elle avait la taille si fine sous sa jupe qu'on aurait dit une branche de saule bercée par le vent. Elle avançait avec souplesse, d'une démarche élégante, aussi légère que gracieuse. Saisissant la corde de ses mains délicates, elle mit les pieds sur la planche et s'envola. De dos, elle offrait aux regards l'épingle de jade et d'argent de son chignon. De face, on apercevait son petit poignard³² à sa ceinture, au manche d'ambre et de jade. Sa chemise, doublée d'une fine gaze de soie chinoise, avec des nœuds de la même couleur, lui seyait à merveille.

« Hyangdan, pousse-moi ! »

L'élan donné, la voici déjà loin du sol, légère comme feuille qui vole. Elle s'éloignait de la terre, soulevant derrière elle un nuage de poussière argentée, et les feuilles des arbres accompagnaient son va-et-vient. Sur la verdure alentour, le rouge de sa jupe projetait une tache de couleur riante. Au sommet de sa course, elle triomphait comme un éclair jaillissant entre les nuages dans l'immensité du ciel. Vue de face, elle plongeait pareille à l'hirondelle attrapant au vol un pétale de fleur de pêcher qui glisse doucement vers le sol. De dos, elle semblait un papillon multicolore s'éloignant en zigzaguant à la recherche de sa compagne. On aurait dit une fée descendue des cieux, venant se poser sur la montagne... Elle saisit des feuilles au vol, ficha des fleurs dans ses cheveux...

« Hyangdan, j'ai le vertige : arrête la balançoire ! »

Tandis que Hyangdan essayait d'attraper les cordes, l'épingle de jade que Chunhyang avait dans les cheveux, tomba : *'pinngle*, *'pinngle*, fit-elle sur les cailloux du ruisseau en contrebas, tout comme aurait fait une épingle de corail en rebondissant sur un plateau de jade... Non, pareille grâce n'était pas de ce monde.

Là-bas, le jeune Yi se morfondait dans sa solitude en regardant voltiger les hirondelles dans l'air printanier. Mille pensées l'assaillaient. Il se disait en lui-même :

« La belle Soshi ne viendra pas me voir,

puisqu'elle a suivi Bum Sobæk³³, ni la belle Wu qui a choisi de mourir avec son roi³⁴, ni Wang Sogun qui a fui le palais impérial pour se retirer dans la montagne³⁵ ! Et pas davantage Ban Chobyō³⁶ qui s'enfermait pour chanter, ni non plus Cho Biyon³⁷ qui se promenait au palais de Soyang à l'aurore ! »

Ses pensées devenaient confuses.

« Bangja !

— Oui, Maître.

— Veux-tu aller voir là-bas, ce qui flotte dans l'air ? »

Bangja s'exécuta, puis revint.

« Ce n'est rien d'autre qu'une jeune fille, Chunhyang, la fille de Wolmæ, une *kisaeng* qui a fait son temps. »

Le jeune homme se surprit à dire : « Elle a l'air fort belle... Très belle, assurément !

— Sa mère est une ancienne *kisaeng*, mais sa fille a refusé de suivre la même voie. Elle n'est pas seulement belle, elle sait lire, elle écrit joliment et elle a appris à se conduire de la meilleure façon. Elle n'a rien à envier aux demoiselles de la meilleure société. »

Le jeune gentilhomme dit en riant à Bangja :

« Si je t'entends bien, c'est quand même la fille d'une *kisaeng*. Alors, va vite la chercher !

— Sa beauté, Maître, est de notoriété publique dans toutes les provinces du Sud. Tous les fonctionnaires, jusqu'aux gouverneurs, et tous les grands coureurs de jupons, ont voulu la voir. Mais elle est vertueuse, elle manie les mots aussi bien que

Yi Bæk et Tu Mok ; elle a un caractère de la plus grande douceur et elle égale, en sérieux, les deux épouses du roi Sun³⁸. Je vous en supplie, ne me demandez pas d'aller la chercher ! »

Yi éclata de rire.

« Tu ne sais donc pas comment va le monde ? Il n'est rien qui ne finisse par tomber dans les mains de l'un ou de l'autre. Il n'est jusqu'au jade blanc du mont Hyung³⁹ ou l'or de la Yosu⁴⁰ qui ne deviennent en fin de compte la propriété de quelqu'un. Va vite, amène-la-moi ! »

C'était un ordre, et Bangja courut comme l'oiseau bleu de la légende chinoise quand il s'en allait porter le message de l'Esprit du Yoji⁴¹, l'étang de jade où séjournent les Immortels.

« Ohé ! Chunhyang ! »

Surprise d'entendre crier ainsi, Chunhyang répondit :

« Qu'est-ce qui te prend à crier ainsi ? Tu m'as fait peur !

— C'est que c'est très important !

— Qu'y a-t-il donc ?

— Le fils du gouverneur est venu au pavillon Gwangan et il t'a vue sur la balançoire. Alors, il m'a demandé de t'amener à lui. »

La colère saisit Chunhyang, qui répliqua :

« Mais tu perds la tête ! Comment peut-il me connaître ? Ou alors c'est toi, pie bavarde et sans cervelle, qui lui as parlé de moi !

— Mais tu te trompes ! Pourquoi donc aurais-je

parlé de toi ? Tiens, on va voir qui a raison, écoute ce que j'ai à te dire. Si tu étais une fille vraiment exemplaire, tu aurais fait de la balançoire chez toi, dans ton jardin, loin des regards. Mais tu fais de la balançoire ici, à proximité du pavillon Gwanghan ! Tiens, parlons-en, de cet endroit ! La nature est en plein renouveau, les herbes repoussent ; au bord du ruisseau, de ce côté, les saules ont reverdi ; de même au bord de l'autre ruisseau, là-bas ; vois ces branches qui s'étirent le plus loin possible, ces autres qui s'inclinent vers le sol, toutes elles se balancent doucement dans la brise printanière... et toi, tu laisses voir tes mignons petits pieds, tu flottes entre les nuages, et tes jupons de soie blanche volent dans les airs. Il a tout vu, il a vu ta peau aussi blanche que l'intérieur des pommes... Et maintenant il veut te voir... Moi, je n'y suis pour rien ! Suis-moi, viens vite !

— Tu as peut-être raison, mais aujourd'hui, c'est la fête des balançoires. Je ne suis pas la seule à avoir fait de la balançoire ici ! Et puis, je ne suis pas une *kisaeng*, il ne peut pas demander à une fille qui n'est pas une *kisaeng* d'aller le voir ! Et puis, il peut bien vouloir me voir, ce n'est pas une raison pour que j'y aille... Tu as sans doute mal compris ce qu'il voulait dire. »

Bangja retourna seul au pavillon pour rapporter les propos de Chunhyang à son maître.

« Sa réaction lui fait honneur. Elle a raison. Puisqu'il en est ainsi, va lui dire ceci... »

Porteur du nouveau message, Bangja courut, mais Chunhyang était retournée chez elle. Il se rendit à sa maison où il la trouva en train de déjeuner avec sa mère.

« Mais pourquoi reviens-tu donc ?

— Pardonne-moi, c'est pour te transmettre le message de mon maître. Il n'ignore pas que tu n'es pas une *kisaeng*. Seulement, comme il a appris aussi que tu es cultivée et que tu sais composer des poèmes, il voudrait te rencontrer. Qu'un homme mande une demoiselle n'est pas dans l'usage, mais il te prie tout de même de venir le voir, juste un instant. »

Chunhyang réfléchit. En son for intérieur, elle avait décidé d'y aller, mais elle voulait savoir ce que sa mère en penserait, alors elle gardait le silence. Après un temps, sa mère dit soudainement :

« Comme c'est étrange ! La nuit dernière, j'ai fait un rêve. J'ai rêvé qu'un dragon bleu nageait dans l'étang de Byukdo – ce qui est un heureux présage. Cette visite n'est donc pas un hasard. J'ai entendu dire que le fils du gouverneur s'appelle Yi Mongnyong⁴², ce qui signifie *Rêve de Dragon* ! Quoi qu'il en soit, c'est un *yangban* qui veut te voir : tu ne peux pas refuser. Va donc, juste un instant. »

Chunhyang partit pour le pavillon. Faisant semblant de s'y rendre à contrecœur, elle avançait tantôt de l'allure incertaine d'un oiseau qui se promène sur le faîte du palais Dæmyong⁴³, tantôt du pas croisé d'une poule dans la cour ensoleillée, tan-

tôt à la vitesse d'une tortue dorée sur le sable blanc. Elle allait lentement, posément, telle Soshi⁴⁴, la favorite du roi Wol, quand elle prenait des cours de maintien sur les fortifications de la citadelle pour séduire le roi de Wu. Accoudé à la balustrade, le jeune gentilhomme la regardait approcher. Sa grâce, son pas souple et élégant le ravissaient. Son visage rayonnait de la beauté radieuse d'un reflet de lune sur l'eau claire un soir de neige. À peine entrouvertes, ses lèvres rouges laissaient paraître de ravissantes dents d'une blancheur éclatante. On eût dit une étoile, un jade parfaitement poli. Le rouge de sa jupe, dont les motifs moirés déferlaient en vagues, se répandait dans l'espace comme un coucher de soleil sur un paysage de brume. Elle marchait avec une infinie délicatesse, telle une fée s'avançant sur des feuilles de lotus. Elle monta les marches du pavillon. Intimidée, silencieuse, elle restait debout. Sans jamais la quitter des yeux, le jeune homme demanda à Bangja de l'inviter à s'asseoir. Ce qu'elle fit de la manière la plus gracieuse. Son visage à peine maquillé était d'une beauté toute divine : une hirondelle toute propre, surprise après ses ablutions dans l'eau claire, ou encore le clair de lune, n'en auraient donné qu'une idée vague et lointaine. Quand elle entrouvrit les lèvres, il crut voir une fleur de lotus sur l'eau. Il se dit qu'une fée, désertant son palais de la Lune, était descendue à Namwon. Elle ne pouvait être une créature de ce bas monde.